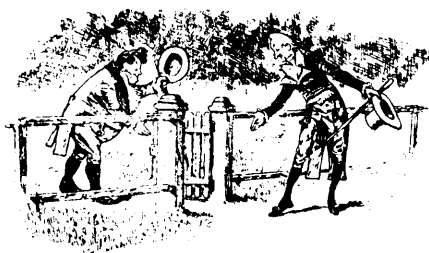


SALAMALECS



—Passez, je vous en prie !
—Après vous, s'il vous plaît !
Avec cérémonie
De grands saluts l'on fait

Et chacun d'eux résiste,
Prend des airs emp. essés.
Et chacun d'eux insiste :
—Passez, monsieur, passez !...

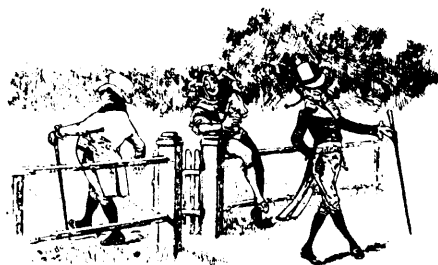
Pendant longtemps ils firent.
Des manières comme ça :
Puis au fond se maudirent
Car tout leur temps passa.

Et bientôt la Folie
Dans la dispute entrant,
D'une façon polie
Trancha le différend :

—A la fin, leur dit-elle,
Termin. z ces débats.
Pour clore la querelle,
Eh bien ! ne passez pas.

Et d'une allure fière,
Chacun des deux têtus,
En grognant par derrière,
Partit, un peu confus.

N'ennuyons donc personne
Lorsqu'on entre ou qu'on sort.
La politesse est bonne.
L'insistance est un tort.



LA LUNE DE MIEL D'UN EMPEREUR

Puisque l'Empire est à la mode, empruntons à Mme Carette ce récit, extrait des Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès, sur l'arrivée en France de la jeune archiduchesse Marie-Louise, la réception si tendrement délicate que lui fait l'Empereur, les premières semaines heureuses, de ce mariage, puis la naissance du roi de Rome.

Le jour du départ arriva enfin. L'Impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes, et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était fâchée de lui paraître aussi faible :

—Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle ; voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont mes sœurs, cette tapisserie a été faite par ma mère ; c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux.

Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui lui vint d'une main chérie ; et puis les oiseaux qui étaient dans la volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par Fortuné, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie, et qui eut ses reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient

été déplaisants à l'Empereur. Aussi François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne. Il y avait toutefois dans ces regrets une preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Berthier.

Il fut rejoindre l'Empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes ; il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres, et, au bout de deux heures, tout fut prêt. Il fut prendre l'Impératrice. On part. Elle arriva en France.

On vint à Saint Cloud ; puis à Paris. C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête de son favori, lorsque, prenant par la main cette jeune femme, qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial des Tuileries ! Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! criaient cent mille voix. . . Et lui, tout tremblant de bonheur, il pressait entre les siennes une toute petite main, qui alors savait bien lui répondre, et lui répondre avec amour.

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :
—Viens, Louise ; il faut que je te paye du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un des corridors sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

—Où donc allons-nous ? disait l'Impératrice.

—Viens toujours.

Et il rapprochait de lui la jeune femme en la serrant contre son cœur. Tout à coup, il s'arrêta devant une porte fermée ; un bruit se fit entendre ; c'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait senti ceux qui s'approchaient ; il grattait de l'autre côté de la porte. L'Empereur l'ouvrit, et poussa doucement l'Impératrice dans une pièce où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait, puis les objets devinrent plus distincts. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon, et fondit en larmes.

* *

Impératrice du premier des Empires, Marie-Louise, retrouvait au milieu des pompes triomphales ces joies de l'enfance, ces délices de famille, qui lui garantissaient que c'était lui, son père, qui avait confié son bonheur lui en rendrait bon compte. L'Impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières, et jusqu'à son chien ! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

—Es-tu contente, Louise ? lui demanda l'Empereur. Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras ; ils étaient alors près de la fenêtre, et quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors, et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées. Dans ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte, et la tête de Berthier se laissa voir. L'Empereur lui prit la main, et le fit entrer.

—Tiens, Louise, dit-il à l'Impératrice, j'ai eu la récompense et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée de transporter ici ce qui pouvait adoucir tes regrets ; embrasse-le aussi lui pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux ; il prit la main de Marie-Louise, mais l'Empereur la poussa doucement vers lui.

—Non, non, pas ainsi ; embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné, et que l'autre a oublié à peine était-il dans la nef de l'exil !

Bientôt la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur de l'Empereur.

Un jour, j'avais été chez le jeune Roi ; l'Empereur y était, et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est à dire en le tourmentant. Il descendait de cheval, et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats, et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'Empereur se plaisait à ce jeu, et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

—N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot ? me dit-il, convenez qu'il est beau.

Je pouvais l'affirmer sans flatterie : il était beau comme un ange.

On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh ! mon Dieu ! que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'Empereur, car il adorait son fils, et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans ; il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes, puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été un peu trop vive ; alors l'Empereur lui disait :

—Comment, sire, tu pleures ? Oh ! un roi qui pleure ! que c'est vilain ! fi ! fi ! c'est laid !

MME D'ABRANTÈS.

A COUPS DE CROSSE

Bazeille flambait.

La division de Vassoigne, cernée par des forces écrasantes, s'était héroïquement défendue.

Le dernier bataillon du 20^e régiment d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant Lambert, avait fait tête, pendant toute la journée, et infligé des pertes énormes aux Bavares qui, pour se venger de cette résistance acharnée, s'étaient livrés, après la bataille, à des actes de cruauté épouvantables.

Des prisonniers de guerre sur l'ordre du général Von der Thann, avaient été passés par les armes. Toutes les maisons restées debout, usines privées et édifices publics, avaient été incendiés. Des vieillards, des femmes et des enfants, fuyant le fléau, avaient été repoussés à coups de crosse de fusil, au milieu des flammes.

Bazeilles avait été le théâtre d'atrocités sans nom.

Ces fusillades de soldats faits prisonniers et ces massacres d'habitants inoffensifs, c'est là une éternelle souillure dont l'armée allemande ne se lavera jamais.

* *

Le soir, deux marsouins blessés, se traînant péniblement erraient dans la campagne, au milieu de l'immense plaine qui s'étend de Ramilly à la Meuse.

C'était le soldat Laurent Drould, un gamin de Paris et le caporal Colayrac, d'Agen, engagé volontaire.

—Mince de lumignon ! dit le Parisien, il fait noir comme dans un four !

—Je te crois, reprit le caporal, on n'y voit goutte. et tu sais pécaïre, que je ne pourrai pas aller loin avec la prune que je trimballe dans ma cuisse !

—Si c'était au moins un pruneau de ton pays, d'Agen même, comme tu dis, on aurait la ressource de la boulotter ! . . . Ce que je tiens une fringale ! Moi, tu sais, ma belle n'est pas restée. Elle a traversé le biceps et j'ai la veinette de ne plus pouvoir épater les aminaches des Batignolles avec mes rétablissements sur la barre fixe ! Mille dieux, j'en peux plus ! Je voudrais bien tomber sur un chirurgemard !

Epuisés, à bout de forces, les deux marsouins se soutenaient à peine.

—Sang diou ! dit le Gascon, est-ce que nous allons attendre comme ça toute la nuit ?

* *

Tout à coup il trébucha.

—Qu'ès acé ! cria t-il.

Il avait heurté une masse molle

Un gémissement lui avait répondu.

—Tiens, c'est un copain ! dit le soldat.

Colayrac se pencha pour regarder de près, mais ses forces le trahirent et il s'affaissa sur la terre, au milieu d'un champ de betteraves que la mitraille avait labouré le matin.